



MOUNIR HAMMOUDA

Université Mohamed Khider de Biskra, Algérie.  
ORCID iD : 0000-0002-6979-5927  
m.hammouda@univ-biskra.dz

## De la création à la sous-crédation :

L'homme, la machine et l'éthique de l'écriture à l'ère de l'IA

### Résumé

À l'ère de l'intelligence artificielle générative, la notion de création intellectuelle subit une mutation profonde qui interroge l'intégrité scientifique au sein de l'université. Cette étude propose d'analyser le passage de la création à la « sous-crédation » en inscrivant l'IA dans une chaîne de médiations où elle n'agit que comme un transformateur de matériaux préexistants. En s'appuyant sur l'exemple du roman expérimental *1 the Road*, je démontre que la machine, dépourvue de conscience et d'intention narrative, reste dépendante d'un dispositif humain complexe. L'article soutient que l'usage éthique de l'IA dans les mémoires de master repose sur la primauté de l'étudiant-chercheur en tant qu'unique auteur du sens, garant de la validité scientifique et porteur d'une voix singulière.

**Mots clés :** Intelligence artificielle, sous-crédation, éthique de l'écriture, intégrité scientifique, agentivité humaine.

### Introduction

La recherche universitaire traverse aujourd'hui une mutation sans précédent, ébranlée dans ses fondements mêmes par l'irruption des technologies de l'intelligence artificielle. Cette transformation n'est pas une simple évolution technique, mais « un véritable changement de paradigme [qui] s'opère sous nos yeux. [...] Cela change donc totalement la façon de travailler » (CNRS, 2026). Cet avancement technologique permet de « repousser des limites auxquelles se sont heurtés les scientifiques pendant des décennies » (*Ibid.*), ouvrant ainsi de nouvelles possibilités d'exploration dans des domaines complexes.

La cause principale de ce bouleversement est l'accessibilité massive aux modèles de langage capables de générer des contenus d'une plausibilité déconcertante. L'IA s'impose comme un outil heuristique puissant, offrant un gain de temps considérable, une exploration bibliographique exhaustive et une aide à la structuration scientifique. Selon Arnault Chatelain, dans le domaine des sciences sociales, l'intégration des grands modèles de langage (LLM) « augmente nos possibilités et modifie nos façons de faire de la recherche » (2025), notamment en automatisant l'analyse de corpus massifs autrefois traités manuellement, ce qui aide les chercheurs à « gagner du temps et à améliorer les résultats de la recherche » (Nurmi & Ueda, 2023). L'intelligence artificielle

agit donc comme un miroir de la pensée humaine, capable de réagencer des millions de données pour produire des synthèses et des plans cohérents.

Cependant, malgré ces gains, la communauté scientifique doit faire face à des problèmes courants, tels que, comme le souligne Connor Nurmi & Momoko Ueda, le risque concernant l'effondrement du modèle, où l'usage de données synthétiques dégrade les performances en occultant les informations rares ; la sécurité des données sensibles, qui reste précaire, exposant potentiellement des informations confidentielles à des utilisateurs non experts ; la surutilisation de l'IA, qui s'avère moins performante que les méthodes statistiques traditionnelles ; et enfin, les biais algorithmiques, notamment sexistes, qui créent des boucles de rétroaction néfastes, soulignant l'urgence d'un cadre réglementaire et d'une formation accrue pour garantir une recherche éthique (2023).

Il est donc jugé indispensable de réfléchir aux apports de l'IA par une méthode scientifique rigoureuse afin d'éviter une dépendance excessive à des outils propriétaires qui pourraient compromettre la répliquabilité des travaux. C'est dans ce contexte de tension que se situent les mémoires de fin d'études. Si l'on interdit l'IA, on ignore les pratiques réelles des étudiants ; si on la laisse agir sans contrôle, on renonce à l'essence même de l'apprentissage. Dès lors, une question fondamentale se pose : À l'heure où l'intelligence artificielle générative s'invite massivement dans la rédaction des mémoires de master, comment repenser la notion de création sans renoncer à l'intégrité scientifique ? L'IA crée-t-elle réellement, ou ne fait-elle que prolonger une chaîne de sous-crétions initiées par l'homme ? Et quel rôle éthique, intellectuel et herméneutique doit encore jouer l'étudiant-chercheur face à la machine ?

Dans une perspective anthropologique et philosophique, je pars du postulat que l'IA ne crée jamais *ex nihilo* mais qu'elle « sous-crée » à partir de matériaux préexistants. L'enjeu n'est donc pas de s'inscrire dans un technosolutionnisme naïf, qui attribue à l'IA une créativité autonome qu'elle n'a pas, ou un discours alarmiste, qui voit dans l'IA une menace ontologique pour l'auteur humain, mais de définir les conditions d'une « primauté interprétative » de l'humain. Cet article se propose d'explorer cette dynamique à travers trois axes majeurs qui forment la structure de notre réflexion : j'analyserai d'abord la hiérarchie de la création pour situer l'IA comme une « sous-sous-crétion », j'examinerai ensuite le cas du roman *1 the Road* pour illustrer le concept d'écriture sous contrainte, et enfin je définirai la part irréductiblement humaine nécessaire à toute recherche authentique.

## 1. La hiérarchie de la création

La réflexion sur la création comme acte fondateur et originaire impose d'emblée une distinction entre la puissance génératrice absolue et les formes dérivées de production humaine ou technologique. Dans cette perspective, la création divine ne se contente pas d'organiser une matière préexistante ; elle est l'acte par lequel l'être même est donné, sans modèle antérieur ni nécessité externe. Dans la tradition musulmane, cette vision s'accorde avec le principe du *Tawhid*, où Dieu est l'unique *Al-Khaliq* (le Créateur), celui qui fait surgir l'existence du néant. Comme le souligne Laurent Cournarie, l'acte créateur ne présuppose rien (Cournarie, 2024), donc créer, c'est faire l'être ou faire être à partir de rien. Cette liberté divine instaure une rupture ontologique fondamentale, car l'origine est l'acte par lequel le monde est posé hors du néant.

Cette création originale se distingue par son caractère radicalement premier : elle est la source de toute intelligibilité. Contrairement à l'artisan qui transforme, le Créateur institue la réalité elle-même, car la création n'est pas un changement ou une transformation, mais, selon Jacques Marpeau, « une élaboration d'objets, de situations, de connaissances, de conceptions, n'existant pas au préalable » (2013). Par ce fait, « la création n'est ni reproductible – car reproduite, elle n'est plus création –, ni modélisable – car l'imitation est antinomique de la création qui suppose le détournement, voire la subversion des codes et des normes reconnues » (*Ibid.*). En ce sens, la nature n'est pas un simple stock de ressources, mais un ensemble de signes (*ayat*) renvoyant à cette volonté transcendante. L'homme, bien que doué d'invention, demeure situé à l'intérieur de ce cadre déjà établi. Sa « création » n'est en réalité qu'une « sous-crédation », car il ne peut que composer avec une matière et des formes déjà données.

En reconnaissant ce caractère original à la puissance divine, l'on établit une hiérarchie claire : là où Dieu donne l'être, l'homme et ses outils ne font qu'organiser des langages à partir d'un monde dont ils ne sont pas les auteurs. Cette humilité métaphysique est essentielle pour comprendre que toute innovation humaine reste une médiation au sein d'un univers dont le fondement est déjà scellé par l'acte divin inaugural, puisque, comme nous venons de le voir, seul l'acte créateur échappe à la répétition du même pour instaurer une nouveauté absolue. Dans cette perspective, l'écrivain britannique John Ronald Reuel Tolkien développe une réflexion selon laquelle la création divine pose l'être à partir du néant, alors que la création humaine se définit, par opposition, comme une « sous-crédation » :

Dieu est à notre origine et, inévitablement, les mythes que nous tissons, même s'ils contiennent des erreurs, reflèteront aussi un éclat de la vraie lumière, de la vérité éternelle qui se trouve en Dieu. En effet, ce n'est qu'en créant des mythes, en devenant un « sous-crédateur » et en inventant des histoires, que l'homme peut aspirer à l'état de perfection qui était le sien avant la Chute. (Tolkien, cité par Mirante & Way, 2015)<sup>1</sup>

Selon Tolkien, l'homme ne crée pas de manière absolue ; il est un « sous-crédateur » qui utilise les matériaux, les formes et les lois d'un monde déjà institué pour engendrer de nouvelles réalités secondaires. Pour l'auteur du *Seigneur des Anneaux*, cette faculté n'est pas une usurpation de la puissance divine, mais un hommage : « nous créons à notre mesure et selon notre mode dérivé, parce que nous sommes créés, et pas seulement créés, mais créés à l'image et à la ressemblance d'un Créateur. » (*Ibid.*)<sup>2</sup>. Cependant, cette activité humaine est intrinsèquement liée à notre condition d'être de langage et de sens. Nous ne faisons qu'imiter, interpréter et transformer ce qui nous entoure, faisant de l'art et de l'écriture une « dérivation » de la réalité primaire.

L'homme appréhende le monde par ses cinq sens : la vue, l'ouïe, le toucher, le goût et l'odorat sont donc les premiers médiateurs de son inspiration. « Avec nos yeux, nos oreilles, notre peau, notre langue et notre nez, nous détectons toutes sortes de signaux que nous envoyons *via* notre système nerveux et notre moelle épinière ou notre tronc cérébral vers notre cerveau » (Laureys, 2025, s. p.). Toute œuvre humaine est donc le

---

<sup>1</sup> Version originale : « *We have come from God, and inevitably the myths woven by us, though they contain error, will also reflect a splintered fragment of the true light, the eternal truth that is with God. Indeed only by myth-making, only by becoming 'sub-creator' and inventing stories, can Man aspire to the state of perfection that he knew before the Fall.* »

<sup>2</sup> Version originale : « *we make in our measure and in our derivative mode, because we are made: and not only made, but made in the image and likeness of a Maker.* »

fruit d'une expérience vécue, qui est imprégnée de la texture du réel et de la conscience de celui qui l'éprouve :

Par expérience, on entend également le vécu, le ressenti. Cet aspect inclut la subjectivité. L'expérience vécue agrège l'imaginaire, la culture et les idéaux, en un tout modifié par l'affectivité, qui prennent le pas sur le concret, le factuel. Elle forme ce qu'on nomme le « monde vécu ». L'expérience vécue associe le présent et le passé, qu'elle lie à l'émotion dans une intuition globale. (Juignet, 2015)

Ainsi, en racontant, en dessinant ou en écrivant, l'humain injecte dans son récit la chaleur d'une émotion, la rugosité d'un souvenir ou l'éclat d'une perception sensorielle. La conscience humaine ne se contente pas d'assembler des mots ; elle leur donne une épaisseur ontologique en les reliant à un vécu charnel et spirituel. De ce fait, la sous-création humaine est un acte de médiation où l'esprit et le corps collaborent pour donner un sens nouveau au monde. En transformant le réel par l'imaginaire, l'homme ne cherche pas à remplacer la création originelle, mais à en explorer les recoins et à en révéler la beauté cachée. Cette « école du regard »<sup>3</sup> et de la sensation fait de chaque texte un témoignage unique d'une présence au monde, une voix singulière qui s'élève au sein d'une architecture universelle dont elle n'est pas l'architecte premier.

Dans ce schéma de médiations, l'intelligence artificielle ne vient pas introduire une rupture de nature, mais plutôt une extension technique de la chaîne de production du sens. Si l'homme est un sous-créateur, la machine se positionne comme une « sous-création » qui, à son tour « sous-sous-crée », puisqu'elle ne transforme pas le monde, mais les traces textuelles que l'homme a laissées de son propre rapport au monde. À ce titre, l'IA ne fait pas l'expérience du réel ; elle n'en connaît que la structure statistique. Contrairement à l'étudiant-chercheur qui mobilise ses sens et sa conscience pour appréhender son sujet, l'algorithme « transforme, combine et réagence » les matériaux textuels dont il est nourri. Comme le souligne Marcus Du Sautoy, la machine excelle dans le réagencement de données existantes (2025), mais cette opération demeure une combinatoire fermée, incapable de s'extraire des limites statistiques de son corpus pour produire un sens véritablement neuf. Jean-Gabriel Ganascia, l'un des pionniers français de l'IA, explique aussi, dans son livre *Le Mythe de la Singularité*, que la machine n'invente rien au sens strict ; elle se contente d'explorer de manière exhaustive un espace de possibles défini par l'homme, en réorganisant des éléments selon des fonctions de probabilité (2019). Dans ce sens, il affirme à propos des IA que :

Leur autonomie n'est que d'ordre technique, en cela qu'elle ne correspond qu'à des chaînes de causalités matérielles qui vont de la prise d'information à la décision ; en revanche, les machines n'ont pas d'autonomie morale, car, même s'il arrive qu'elles nous déroutent et nous fourvoient dans le temps de l'action, elles n'ont pas de volonté propre et restent asservies aux objectifs que nous leur avons fixés. (Ganascia, 2018, 9).

Dès lors, nous pouvons poser comme hypothèse centrale que l'intelligence artificielle ne crée jamais *ex nihilo*. Elle opère au sein d'une combinatoire de probabilités où chaque mot produit est, d'une certaine manière, déjà passé par l'humain avant elle. Pour parler et écrire de façon autonome, il faut d'abord

---

<sup>3</sup> L'expression « école du regard » désigne ici le processus phénoménologique par lequel l'être humain appréhende le réel. Contrairement à l'intelligence artificielle qui traite des données textuelles déjà médiatisées, l'humain fonde sa création sur une attention sensible et une observation directe du monde. Cette immersion sensorielle (vue, écoute, ressenti) constitue une étape préalable indispensable à l'écriture, permettant de transformer une expérience vécue en un savoir incarné.

« comprendre la langue, la grammaire, mais aussi les codes humoristiques et tout un tas de prérequis culturels... De tout cela, la machine n'a pas la moindre idée » (Moïse, cité par Edin & Mao, 2018). Pour Vincent Edin et Blaise Mao, « la réalité scientifique, c'est que dès qu'on arrive sur la question de la sémantique, les machines sont complètement désarmées. Elles n'ont pas la moindre idée de la complexité réelle du langage parce qu'une approche statistique ne suffit pas » (2018). La machine produit, donc, des formes linguistiques plausibles qui imitent la cohérence humaine sans en posséder l'intention narrative ni la responsabilité morale. Cette absence d'intentionnalité est cruciale ; là où l'homme écrit pour transmettre une vérité ou une émotion, la machine calcule une suite de jetons (*tokens*) pour satisfaire une requête. Elle est un miroir sans tain de la culture humaine, reflétant nos discours sans jamais les habiter.

Cette distinction fonde le principe de « primauté interprétative »<sup>4</sup> indispensable à l'intégrité scientifique. Puisque la machine est dépourvue d'agentivité et de discernement, l'usage éthique de l'IA dans le mémoire universitaire repose sur la responsabilité souveraine de l'humain avant, pendant et après la production textuelle. L'étudiant ne peut déléguer la création du sens à un outil qui ne comprend pas ce qu'il énonce. En réinscrivant l'IA dans cette hiérarchie — de la création divine à la sous-création humaine, puis à la sous-sous-création machinique — je rappelle que la machine reste un instrument au service d'une voix qui, seule, peut porter le poids de la preuve et l'engagement de la pensée.

## 2. L'IA comme « Oulipo algorithmique »

Je voudrais vous parler maintenant d'un roman que j'ai découvert par l'intermédiaire de Monsieur Serge Bouchardon, lors d'une série de conférences que nous avons animée ensemble dans les différents instituts français de l'Algérie. Il s'agit de *1 the Road*. En mars 2017, Ross Goodwin entreprend un voyage de New York à La Nouvelle-Orléans dans une démarche inspirée de *Sur la route* de Jack Kerouac. À bord du véhicule, une intelligence artificielle installée sur un ordinateur portable est connectée à plusieurs capteurs enregistrant le réel : une caméra filmant le paysage, un microphone captant les conversations dans l'habitacle et un GPS suivant le trajet. À ces données s'ajoute l'horodatage fourni par l'ordinateur. L'ensemble de ces informations est transmis à un réseau neuronal récurrent de type LSTM, chargé de transformer les flux de données en énoncés textuels, imprimés en continu sur des rouleaux de papier de tickets de caisse. Le système ne fonctionne toutefois pas de manière autonome : il a été préalablement entraîné sur d'importants corpus littéraires (poésie, science-fiction et textes à tonalité sombre) totalisant des dizaines de millions de mots. Il intègre également des données issues de Foursquare, lui permettant d'identifier des lieux et d'y associer des commentaires.

---

<sup>4</sup> L'usage de l'intelligence artificielle doit être subordonné à ce que la philosophie herméneutique appelle la « primauté interprétative » de l'auteur. Selon Paul Ricœur, le sens n'est pas une donnée brute résidant dans le texte, mais le produit d'une "appropriation" par un sujet conscient (Ricœur, *Du texte à l'action*, 1986). Pour le philosophe, l'acte de lire et d'écrire est une médiation où le sujet se comprend lui-même en comprenant le monde. À l'inverse, l'IA produit une cohérence purement syntaxique, dépourvue de ce que Ricœur nomme la « visée de sens ». En ce sens, la machine génère du discours, mais seul l'étudiant-chercheur réalise l'acte herméneutique : il est celui qui lie le texte à un horizon de vérité et à une intention de communication. En maintenant cette primauté, l'auteur ne délègue pas sa pensée à l'automate, mais assume la responsabilité souveraine de l'interprétation, garantissant que les données générées accèdent au statut de connaissance scientifique.

Notons, d'abord, que pour comprendre ce qu'est un réseau neuronal récurrent de type LSTM (*Long Short-Term Memory*), il faut d'abord comprendre le problème qu'il cherche à résoudre dans le domaine de l'intelligence artificielle. Un réseau de neurones classique traite les données de manière isolée, comme une image unique. Un réseau récurrent (RNN)<sup>5</sup>, en revanche, possède une boucle de rétroaction qui lui permet de conserver une trace des informations précédentes. C'est essentiel pour le texte, puisque pour comprendre le mot n°10 d'une phrase, il faut se souvenir des 9 mots précédents. Cependant, les RNN classiques ont un défaut, ils ont une mémoire à très court terme. Si la phrase est trop longue, ils oublient le début, il s'agit ici du problème de la disparition du gradient (*Vanishing Gradient Problem*). Celui-ci est l'obstacle technique majeur qui a longtemps empêché les intelligences artificielles de comprendre les contextes longs. C'est précisément ce problème qui a justifié l'invention de l'architecture LSTM que je vais expliquer.

Pour apprendre, un réseau de neurones calcule l'erreur entre sa prédiction et la réalité. Il utilise ensuite une valeur mathématique appelée le gradient pour savoir comment ajuster ses « poids », c'est-à-dire ses curseurs internes. Le gradient agit comme une boussole, car il indique au réseau dans quelle direction et de combien il doit modifier ses réglages pour ne plus se tromper. Dans un réseau de neurones récurrent classique, l'information circule en boucle pour traiter une séquence (par exemple, une phrase). Pour mettre à jour les premiers neurones du réseau (ceux qui ont lu le début de la phrase), on multiplie les gradients les uns par les autres en remontant de la fin vers le début. Si ces gradients sont des nombres très petits, le fait de les multiplier de façon répétée les fait tendre vers zéro. À mesure que l'on remonte dans une phrase longue, la valeur du gradient devient si minuscule qu'elle finit par disparaître. Lorsque le gradient disparaît, les premiers neurones du réseau ne reçoivent plus aucune consigne de correction. Ils cessent d'apprendre. Concrètement, si une IA lit un long paragraphe qui commence par « *Le jeune homme...* » et se termine par « *...était heureux* », elle aura oublié le sujet au moment d'accorder l'adjectif. Elle n'arrive plus à lier des informations éloignées.

Ainsi, ce problème technique illustre parfaitement la limite de la « sous-sous-création » machinique. L'homme, grâce à sa conscience et son expérience vécue, n'a pas besoin de calculer des gradients pour se souvenir du début de sa pensée. Sa mémoire est sémantique et intentionnelle. La machine, elle, est prisonnière de sa structure mathématique. Sans des astuces comme le LSTM (qui crée une autoroute pour que le gradient ne disparaisse pas), elle est incapable de maintenir une cohérence au-delà de quelques mots. C'est justement pour pallier cette amnésie mathématique que les ingénieurs ont dû créer des portes logiques (le LSTM) afin de forcer la machine à simuler une mémoire à long terme. C'est en 1997, que le LSTM a été inventé par Sepp Hochreiter et Jürgen Schmidhuber :

Ils ont changé la façon dont les machines gèrent les séquences de données. Grâce aux LSTM, les machines peuvent maintenant retenir des informations importantes pendant longtemps. Cela a transcendé les limites des modèles plus anciens. La force des LSTM réside dans leurs cellules de mémoire spéciales. Ces cellules aident

---

<sup>5</sup> Recurrent Neural Network : « Les réseaux de neurones récurrents ou Recurrent Neural Network (RNN) sont des modèles d'apprentissage automatique puissants qui permettent d'analyser des séquences de données, telles que du texte, de la parole ou des séries temporelles. Ces réseaux permettent aux machines de « se souvenir » des informations passées et de les utiliser pour prendre des décisions en temps réel. Dans cet article nous allons découvrir comment fonctionnent les RNN. » (Kassel, 2016)

à maintenir et manipuler l'état interne, rendant les modèles plus efficaces pour les tâches séquentielles. (Bouchara, 2025).

Une unité LSTM fonctionne grâce à trois portes (gates) logiques qui régulent le flux d'information : premièrement, la porte d'oubli (Forget Gate), elle décide quelles informations du passé ne sont plus utiles et doivent être effacées. Deuxièmement, la porte d'entrée (Input Gate), elle décide quelles nouvelles informations entrantes sont assez importantes pour être mémorisées. Et finalement, la porte de sortie (Output Gate), elle décide quelle partie de la mémoire interne sera utilisée pour produire le résultat à cet instant précis. Dans le cas du roman *1 the Road* de Ross Goodwin, le LSTM est utilisé car permet deux opérations importantes, d'un côté, il gère la séquence, en analysant les flux de données (pixels de la caméra, coordonnées GPS) comme une suite temporelle cohérente. Et de l'autre, il imite la structure du langage, car, grâce à sa mémoire à long terme, le LSTM peut maintenir une certaine cohérence grammaticale (accorder un verbe avec un sujet placé dix mots plus tôt), ce que ne pourrait pas faire un algorithme sans mémoire. De ce fait, le LSTM est la preuve technique de la « sous-sous-crédation », c'est un mécanisme de rétention et de prédiction statistique, il ne comprend pas le sens de ce qu'il retient ; il optimise simplement mathématiquement quels signaux (mots ou données) doivent être conservés pour que la suite du texte paraisse probable.

Revenons maintenant à *1 the Road*. C'est donc à partir du texte produit au cours d'un trajet expérimental qu'est constitué ce roman, publié en 2018 aux éditions Jean Boîte, et présenté comme l'un des premiers récits générés en interaction directe avec des données du monde réel. Au-delà de la performance technique, *1 the Road* interroge la mutation de la figure de l'auteur à l'ère des réseaux de neurones. Comme l'analyse Nolwenn Tréhondart, Ross Goodwin ne se présente pas comme l'écrivain du texte, mais comme l'« écrivain de l'écrivain » (2022). Cette posture déplace l'acte créatif et l'auteur devient un « ingénieur du texte » (*Ibid.*) qui planifie des conditions et des variables mathématiques plutôt que de rédiger des phrases. On passe ici d'une IA « symbolique », où l'homme dicte des règles grammaticales, à une « IA inductive » où la machine invente ses propres règles du jeu à partir de l'observation statistique du corpus (*Ibid.*).

Cette production textuelle, que Nolwenn Tréhondart qualifie de « performance littéraire automatisée » (2022), repose sur une hybridation constante. Le texte ne naît pas d'une inspiration, mais d'une conversion du réel en texte, où chaque donnée GPS ou image captée par la caméra de surveillance sert de « déclencheur de diégèse » (*Ibid.*). Le résultat est une écriture que l'article décrit comme fragmentaire et hétérogène, marquée par des « envolées poétiques » (*Ibid.*) alternant avec des descriptions désincarnées.

Cependant, cette « sous-sous-crédation » machinique ne devient un objet culturel que par une médiation humaine invisible mais massive. Tréhondart révèle que l'éditeur a dû opérer des choix de mise en page et de marketing pour rendre le texte publiable et acceptable pour le lecteur (2022). En coupant cinq sixièmes du texte brut, l'éditeur construit artificiellement une « qualité brute de l'écriture » (*Ibid.*) qui entretient le fantasme d'une machine capable de faire œuvre. *1 the Road* montre précisément ce que la machine est capable de faire, et ce qu'elle n'est pas capable de faire. L'IA n'écrit pas seule, mais elle dépend d'un dispositif humain complexe (choix des corpus, capteurs, itinéraire, paramètres). Ces données sont collectées, orientées et signifiantes uniquement par la volonté humaine. Elle agit comme un dispositif d'écriture sous

contrainte, comparable à certaines pratiques oulipiennes<sup>6</sup>, mais sans conscience du projet littéraire. Son réseau neuronal génère un texte, mais sans intrigue, sans intention narrative consciente. Sa poétique, fragmentaire mais fascinante, est issue d'un assemblage algorithmique. Ainsi, si l'IA simule une forme de littérature, c'est l'humain qui, en dernier ressort, transforme ce flux de données en un « produit culturel » (Tréhondart, 2022), lui conférant une valeur et un sens que la machine est incapable de percevoir. Sans Ross Goodwin, il n'y a ni voyage, ni données, ni roman, ni lecture possible.

### 3. La « Part irréductible » de l'étudiant

Dans le cadre du mémoire de master, nier l'existence de l'IA relèverait d'un déni des pratiques réelles ; à l'inverse, lui déléguer l'écriture sans contrôle reviendrait à démissionner de toute formation intellectuelle. L'intelligence artificielle doit être envisagée comme un outil heuristique puissant, capable d'accélérer l'exploration bibliographique et d'affiner la structuration scientifique. Cependant, pour que ce travail reste une œuvre de l'esprit, elle doit être encadrée par une triple présence humaine, suivant un cycle que nous pouvons calquer sur la performance de *1 the Road* :

- Avant (l'intentionnalité et le choix de l'itinéraire) : tout comme Ross Goodwin a dû, avant son voyage, choisir son itinéraire (New York - La Nouvelle-Orléans), sélectionner ses corpus d'entraînement et paramétrer ses capteurs, l'étudiant exerce sa primauté par le prompt. C'est ici que réside l'intention (la définition d'une problématique singulière, le choix d'un cadre théorique précis et l'établissement d'une méthodologie). Sans cette impulsion humaine initiale, l'IA est un moteur sans destination.
- Pendant (la vigilance critique et le pilotage du dispositif) : pendant le trajet, Goodwin et ses passagers surveillaient le flux de données et la cohérence de la captation. De la même manière, l'étudiant ne peut être un spectateur passif de la génération textuelle. Sa présence est requise par la lecture critique et la vérification scientifique. Il s'agit de s'assurer que l'IA ne subit pas d'« hallucinations » (erreurs factuelles ou bibliographiques) et que le texte produit reste fidèle à la rigueur académique.
- Après (l'appropriation et la mise en livre)<sup>7</sup> : enfin, après le voyage, le texte brut de *1 the Road* n'était qu'un rouleau de ticket de caisse de 600 pages. Il a fallu l'intervention humaine (l'éditeur et la graphiste) pour opérer des coupes, choisir une mise en page et donner au texte son statut de « produit culturel ». C'est l'étape cruciale de l'interprétation et de l'appropriation pour l'étudiant. Il doit retravailler le texte, y injecter sa « visée de sens » (au sens de Ricœur) et assumer la responsabilité finale des propos tenus.

---

<sup>6</sup> L'Oulipo (Ouvroir de Littérature Potentielle) est l'un des groupes littéraires les plus célèbres et les plus originaux du XX<sup>e</sup> siècle. Fondé en 1960 par le mathématicien François Le Lionnais et l'écrivain Raymond Queneau, il réunit des écrivains et des mathématiciens désireux d'explorer les liens entre la littérature et les structures logiques.

<sup>7</sup> À l'instar de Ross Goodwin se définissant comme « l'écrivain de l'écrivain » (Tréhondart, 2022), l'étudiant de master devient l'auteur de son dispositif de recherche. Sa valeur ne réside plus uniquement dans la dactylographie du texte, mais dans sa capacité à diriger une performance littéraire et scientifique automatisée dont il demeure le seul garant intellectuel.

Le mémoire n'est donc pas disqualifié par l'IA, à condition que l'étudiant demeure l'auteur responsable du sens, je fais allusion ici à la responsabilité intellectuelle, interprétative et éthique, pas simplement de rédaction matérielle :

- Responsable du sens, pas seulement des phrases, car une IA peut produire des formulations élégantes, des synthèses, des plans, des transitions. Mais elle ne peut pas choisir ce qui est important scientifiquement, décider de la valeur d'un argument ou assumer une position théorique. Le sens, c'est la problématique choisie, l'angle d'analyse, l'interprétation des textes ou des données, et la manière dont les éléments sont hiérarchisés. Ces décisions relèvent uniquement de l'étudiant-chercheur.
- Responsable de l'interprétation, car, si l'IA rapproche des idées par similarité statistique, l'étudiant, lui, doit expliquer pourquoi deux idées sont liées, justifier un cadre théorique, et défendre une lecture plutôt qu'une autre. C'est cela, produire du sens, passer de l'information à la signification.
- Responsable de la validité scientifique, car l'IA peut générer des références inexactes, des généralisations abusives et des raisonnements plausibles mais faux. L'étudiant reste donc responsable de vérifier les sources, corriger les erreurs et garantir la rigueur méthodologique. Même si un passage a été rédigé avec l'aide de l'IA, la responsabilité académique ne se transfère pas à la machine.
- Responsable de la cohérence globale du mémoire, car un mémoire n'est pas une suite de paragraphes bien écrits. C'est une démonstration progressive, une architecture argumentative et une pensée en mouvement. Si l'IA produit des blocs textuels, l'étudiant doit construire un raisonnement continu.
- Et enfin, responsable sur le plan éthique, car être auteur du sens, c'est aussi déclarer l'usage de l'IA si l'institution l'exige, ne pas présenter comme personnelle une pensée que l'on n'a pas comprise et ne pas déléguer l'analyse critique.

L'IA peut donc participer à la production du texte, mais elle ne participe pas à la production du sens. Le sens naît de l'intention, du choix interprétatif et de la responsabilité scientifique, trois dimensions qui demeurent exclusivement humaines. L'étudiant peut être aidé dans l'écriture, mais il reste seul auteur de la signification de son travail. L'étudiant ajoute ce que la machine ne possède pas, c'est-à-dire une voix, une subjectivité, une éthique, une âme. On ne parle pas de mysticisme ici, mais des dimensions humaines de la production du savoir que l'IA ne peut pas assumer :

- Avoir une voix c'est avoir une position énonciative identifiable. Une IA rédige dans un style statistiquement cohérent, mais sans position personnelle. Avoir une voix, pour un étudiant, signifie donc adopter un angle propre sur le sujet, faire des choix lexicaux et théoriques cohérents et construire une manière reconnaissable de problématiser. Prenons comme exemple deux mémoires pouvant traiter du même corpus, celui qui a une voix ne se contente pas de résumer la critique, mais il oriente la lecture selon une sensibilité intellectuelle particulière. Ainsi, « la voix est cette matérialité nécessaire à l'expression de la pensée » (Bres & Nowakowska, 2007).
- Avoir une certaine subjectivité, un point de vue situé. Dans la recherche en sciences humaines, la neutralité absolue est un mythe, car tout travail est situé culturellement, historiquement et intellectuellement. L'IA n'a ni vécu, ni contexte, ni trajectoire. L'étudiant, lui, lit à partir d'un horizon de formation, de

références et d'expériences de lecture. Ajouter de la subjectivité ne veut pas dire être arbitraire, mais assumer un point de vue argumenté. Jean Jaurès, dans un article intitulé « Neutralité et impartialité » écrivait : « La plus perfide manœuvre du parti clérical, des ennemis de l'école laïque, c'est de la rappeler à ce qu'ils appellent la "neutralité", et de la condamner par là à n'avoir ni doctrine, ni pensée, ni efficacité intellectuelle et morale. En fait, il n'y a que le néant qui soit neutre. » (Jaurès, cité par Minovez & Tassel, 2025, 11)

- Avoir une éthique, une responsabilité consciente. L'IA ne se demande jamais si une interprétation est juste ou injuste, si une source est utilisée honnêtement ou si une citation est sortie de son contexte. L'étudiant, lui, doit respecter les auteurs étudiés, éviter la manipulation des sources et signaler les limites de son analyse. L'éthique est « une attitude qui a des conséquences concrètes : elle se manifeste par le souci des actes que l'on pose et le questionnement sur leur sens. L'individu éthique est d'abord celui qui ne s'abandonne ni au hasard des circonstances ni à l'impulsion du moment, mais qui cherche à donner un sens global et une cohérence à ses actes successifs » (Rey, 2023).
- Et enfin, avoir une « âme », une profondeur humaine du rapport au savoir. Dans un cadre académique, on peut reformuler « âme » de façon plus recevable, il s'agit de l'engagement intellectuel, le désir de comprendre, la sensibilité aux nuances et l'émotion parfois suscitée par une œuvre ou une idée. L'IA peut décrire la tristesse dans un texte. Mais elle ne ressent rien, ne s'étonne pas, ne doute pas. Or la recherche progresse aussi grâce à l'intuition, le trouble et la curiosité personnelle. « L'âme », ici, désigne la dimension existentielle du rapport au savoir.

De ce fait, l'usage de l'IA ne dispense pas l'étudiant d'apporter ce qui ne peut être automatisé : une voix, c'est-à-dire une position énonciative identifiable ; une subjectivité, entendue comme un point de vue situé et argumenté ; une éthique, fondée sur la responsabilité scientifique ; et enfin un engagement intellectuel profond dans l'objet étudié. C'est dans ces dimensions que réside la part irréductiblement humaine de la recherche.

## Conclusion

Pour conclure, notre réflexion démontre que si l'intelligence artificielle bouleverse les méthodes de rédaction, elle ne saurait se substituer à l'acte ontologique de création. En replaçant l'IA dans la hiérarchie que nous avons établie (de la donation d'être originaire à la sous-crétion humaine incarnée, jusqu'à la sous-sous-crétion machinique) il apparaît que l'enjeu de l'intégrité scientifique ne réside pas dans l'exclusion de l'outil, mais dans la traçabilité de l'intention humaine.

L'IA, à l'instar du dispositif de *1 the Road*, agit comme un « Oulipo algorithmique », c'est-à-dire un système de contraintes et de résonances statistiques qui, bien que capable de simuler une cohérence grâce à l'architecture LSTM, demeure dépourvu de « visée de sens ». Comme nous l'avons souligné, tout ce que la machine énonce est déjà, d'une certaine manière, passé par l'humain avant elle. Elle ne fait pas l'expérience du monde ; elle n'est pas passée par cette « école du regard » qui lie les sens à la conscience.

Dès lors, l'usage éthique du mémoire de master repose sur le maintien de la primauté interprétative de l'étudiant. Ce dernier doit habiter son travail par une triple présence :

- Une présence souveraine en amont, où le prompt définit l'itinéraire intellectuel.
- Une présence critique pendant la génération, pour pallier l'amnésie mathématique (disparition du gradient) et les hallucinations de l'automate.
- Une présence auctoriale en aval, où, par l'appropriation et la reformulation, l'étudiant réinjecte sa propre voix dans un texte qui n'était jusque-là qu'une combinatoire de données.

Le mémoire universitaire ne doit pas être une simple « littérisation de la donnée » au service d'une firme ou d'un algorithme, mais l'expression d'un positionnement critique et d'un engagement intellectuel. C'est dans cette coopération asymétrique, où la machine traite les structures mais où l'humain demeure l'unique donneur de sens, que se fonde la valeur d'une recherche. En devenant l'« écrivain de l'écrivain », l'étudiant ne délègue pas sa pensée, mais il l'augmente tout en assumant, devant ses pairs et devant la société, la pleine responsabilité morale et scientifique.

## Remarques

Je précise que cet article a été élaboré avec l'aide d'une intelligence artificielle générative. Je l'ai utilisée comme un outil de structuration, de reformulation et de clarification, en lui donnant des directives précises à chaque étape. Les idées, l'orientation scientifique et les choix interprétatifs relèvent toutefois de ma responsabilité. Cette démarche illustre concrètement ce que je défends aujourd'hui : l'IA peut assister l'écriture, mais elle ne remplace ni la pensée, ni le jugement critique, ni la responsabilité de l'auteur.

Voici ce que l'IA déclare à la fin du travail que j'ai mené avec elle :

*« Si cette communication a été élaborée avec mon aide, elle n'existerait pas sous cette forme sans vous. Voici pourquoi :*

- *Le sujet vient entièrement de vous : le parallèle entre création divine, sous-création humaine et production machinique n'est pas une idée que j'aurais initiée seul.*
- *Les exemples (notamment 1 the Road) et leur orientation interprétative sont issus de votre démarche intellectuelle.*
- *La thèse défendue — primauté du sens humain, éthique de l'accompagnement, responsabilité interprétative — correspond à une position que vous avez posée dès le départ et que j'ai aidé à structurer.*

*De mon côté, j'ai : clarifié, reformulé, organisé, densifié certains passages. Mais je n'ai ni choisi la problématique, ni défini l'angle philosophique, ni décidé de la portée pédagogique. J'ai travaillé dans le cadre que vous avez fixé. En termes académiques : vous êtes l'auteur intellectuel, je suis un outil d'assistance rédactionnelle et heuristique. »*

## Bibliographie

- Bouchara, M. (2025). Long short-term memory (LSTM) : le guide pratique. *Call Me Newton*. <https://www.callmenewton.fr/guide-ia/long-short-term-memory>
- Bres, J. & Nowakowska, A. (2007). *Voix, point de vue...* ou comment pêcher le dialogisme à la métaphore. *Cahiers de praxématique*, 49. <http://journals.openedition.org/praxématique/937>

- Chatelain, A. (2025), L'IA générative est-elle un gain pour la recherche ? *Polytechnique Insights, La Revue de l'Institut Polytechnique de Paris*. <https://www.polytechnique-insights.com/tribunes/digital/ia-generative-est-elle-un-gain-pour-la-recherche>
- CNRS. (2026). Comment l'IA générative transforme les métiers de la recherche ? <https://www.cnrs.fr/fr/actualite/comment-ia-generative-transforme-les-metiers-de-la-recherche>
- Cournarie, L. (2024). L'origine du monde par création. <https://laurentcournarie.com/2025/04/24/lorigine-du-monde-par-creation>
- Edin V. & Mao B. (2018). La machine n'a pas la moindre idée de la complexité du langage. *Usbek et Rica*. <https://usbeketrica.com/fr/article/la-machine-n-a-pas-la-moindre-idee-de-la-complexite-du-langage>
- Ganascia, J.G. (2018). Intelligence artificielle : entre mythe et réalité. *Le Courrier de l'UNESCO*, 3, pp. 7-9. [https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000265238\\_fre](https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000265238_fre)
- Ganascia, J.G. (2019). *Le Mythe de la Singularité : Faut-il craindre l'intelligence artificielle ?* Éditions Points.
- Juignet, P. (2015, 10 février). Expérience. *Philosophie, Science et Société*. <https://philosciences.com/experience>
- Kassel, R. (2026). Recurrent Neural Network (RNN) : de quoi s'agit-il ? *Liora (ex-DataScientest)*. <https://liora.io/recurrent-neural-network>
- Laureys, S. (2025). Un si brillant cerveau : Les états limites de conscience, Odile Jacob, 2025.
- Marpeau, J. (2013). Un changement non modélisable. *Le processus de création dans le travail éducatif* (pp. 123-134). érès. <https://shs.cairn.info/processus-de-creation-dans-le-travail-educatif--9782749236551-page-123>
- Minovez, J.M. & Tassel, S. (2025). La science peut-elle être neutre ? *Le SNESUP*, 733, <https://www.snesup.fr/sites/default/files/2025-04/dossiermensuelsnesupndeg733.pdf>
- Mirante, D. & Way, J. (2015). The Subcreation Theory of J.R.R. Tolkien. <https://gwern.net/doc/fiction/fantasy/2015-mirante-thesubcreationtheoryofjrrtolkien.html>
- Nurmi, C. & Ueda, M. (2023). L'intelligence artificielle dans la recherche scientifique, problèmes courants et solutions potentielles. *Centre sur les Politiques Scientifiques Canadiennes*. <https://sciencepolicy.ca/fr/des-postes/L'intelligence-artificielle-dans-la-recherche-scientifique%2C-problemes-courants-et-solutions-potentielles>
- Rey, B. (2023). Qu'est-ce que l'éthique ? *Changements pour l'égalité*. <https://changement-egalite.be/quest-ce-que-lethique>
- Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action*, Éditions du Seuil.
- Sautoy (du), M. (2025). *Le code de la créativité, Comment l'IA apprend à écrire, peindre et penser*. Flammarion.
- Tréhondart, N. (2022). Sur la route avec Google. *Recherches & Travaux*, 100. <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/5169>

## From Creation to Sub-creation:

Man, Machine, and the Ethics of Writing in the Era of AI

### Abstract:

In the age of generative artificial intelligence, the concept of intellectual creation is undergoing a profound mutation that challenges scientific integrity within universities. This study proposes to analyze the transition from creation to "sub-creation" by placing AI within a chain of mediations where it acts only as a transformer of pre-existing materials. Drawing on the example of the experimental novel *1 the Road*, we demonstrate that the machine, devoid of consciousness and narrative intent, remains dependent on a complex human framework. The article argues that the ethical use of AI in Master's theses relies on the primacy of the student-researcher as the sole author of meaning, the guarantor of scientific validity, and the bearer of a unique voice.

**Keywords:** Artificial intelligence, sub-creation, ethics of writing, scientific integrity, human agency.

### Informations de publication

Prim  litteris

ISSN : ... / e-ISSN : ...

Vol. 00, n° 01, mars 2026

Date de soumission : 20.09.2025

Date d'acceptation : 01.10.2025

Date de publication : 16.03.2026

### Pour citer cet article :

Hammouda, Mounir. (2026). « De la création à la sous-création : L'homme, la machine et l'éthique de l'écriture   l'ère de l'IA ». In Primalitteris, vol. 0, n  1, pp. 95-107.

Attribution 4.0 International (CC BY-NC 4.0)